



HISTOIRE
MAI 1918 :
DES BRITANNIQUES
DANS LA TOURMENTE

TEMOIGNAGE
LOUIS DE CHEVIGNÉ :
LA CHALEUR
ET LA DÉTRESSE



La lettre du **41** Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne / Juillet 2018



Archives dép. de l'Aisne 64Fi.

1918 : RETOUR EN GUERRE



"Vauxaillon, septembre 1918", par J.-F. Bouchor, Biérancourt, Musée franco-américain. Photo RMN / Gérard Blot.

La lettre du Chemin des Dames n° 41

Directeur de la publication :

Nicolas Fricoteaux

Rédacteur en chef :

Franck Viltart

Secrétaire de rédaction :

Karine De Backer

Comité de rédaction :

Caroline Choain, Yves Fohlen,
Vincent Dupont, Michel Sarter

Edition, mise en page :

PAO Conseil départemental
de l'Aisne

Remerciements :

Mathilde Schneider,
Gilles Chauwin

Abonnement gratuit sur

demande : missionchemindes
dames@aisne.fr

Tél. 03 23 24 88 39

Nous écrire :

La lettre du Chemin des Dames,
Mission Chemin des Dames/
Conseil départemental
de l'Aisne, rue Paul Doumer,
02013 Laon Cedex

Portail internet du

Chemin des Dames :
www.chemindesdames.fr

Le centenaire de la Grande

Guerre dans l'Aisne :
http://14-18.aisne.com

Edition juillet 2018 :

Alliance Partenaires graphiques
à Laon

Tirage du n° 41 :

12 000 ex. / Juillet 2018

ISSN : 2259-114

Prochain numéro :

Novembre 2018



1918

Après la terrible année 1917, le Chemin des Dames semble être retourné dans un sommeil trompeur lorsque le 27 mai 1918 au matin, un orage d'acier s'abat sur les lignes françaises et britanniques. Ce jour-là, l'offensive allemande submerge la 6^e Armée engendrant des pertes terribles qui égalent par endroit celles du printemps 1917. Depuis le plateau dévasté, la fin de la guerre semblait encore lointaine. Du monde entier, des hommes sont venus se battre pour reprendre le Chemin des Dames. Les Américains de la Yankee Division venus s'entraîner avec l'armée française au mois de février et mars 1918, accompagnent désormais la contre-offensive alliée dans le sud de l'Aisne, durant l'été. Au mois de septembre, un régiment d'Afro-américains vient pour la première tenir un secteur entier du front près de Vauxaillon. En octobre, ce sont des soldats italiens qui libèrent une partie du plateau, laissant derrière eux des centaines de morts rassemblés dans le cimetière de Soupir. A travers des sources inédites, nous vous proposons de suivre ce retour en guerre du Chemin des Dames en 1918.

3 ACTUALITÉ

4/7 HISTOIRE

Le chemin
de la Yankee Division

8/13 PORTFOLIO

La percée allemande ▶



14/18 TÉMOIGNAGE

La chaleur
et la détresse

19/22 HISTOIRE

Des Britanniques
dans la tourmente ▶



23 ARCHIVES

Souvenirs
de captivité

24/27 HISTOIRE

Les Italiens
au Chemin des Dames

28/29 MÉMOIRE

Le monument
des fusiliers marins

30/31 HISTOIRE

Les "BLACK DEVILS"
au Mont des Singes ▶



32/34 TÉMOIGNAGE

Une habitante de Beurieux
raconte

35 ÉVÈNEMENT

36 AGENDA

16 AVRIL 2018, TOUJOURS "SANS CASQUE ET SANS ARME"

Cette année encore, près de 800 personnes sont venues marcher à l'aube dans les pas des soldats de l'offensive du 16 avril 1917, à Craonne et sur le plateau de Californie. Une affluence qui permet de vérifier qu'après la commémoration nationale organisée sur place en 2017, à l'occasion du centenaire, la mémoire du Chemin des Dames continue de rassembler et d'inspirer les hommages citoyens.



Illumination de la nécropole de Craonnelle sur le thème de la paix.
Photo CD02 / F.-X. Dessirier



HOMMAGE AUX BRITANNIQUES

Le 27 mai 2018, l'armée britannique rendait hommage à ses combattants tombés lors de l'offensive allemande pour le centième anniversaire du déclenchement de cette bataille. A La-Ville-aux-Bois-lès-Pontavert, devant le monument du 2nd Devonshire Regiment, une cérémonie rassembla plusieurs centaines de Britanniques le matin, avant une visite du Bois des Buttes, l'après-midi, sur les traces des soldats britanniques qui ont tenté de résister à l'avance allemande.

Cérémonie devant le monument du 2nd Devonshire Regiment
à La-Ville-aux-Bois-lès-Pontavert. Photo J. Dennison

UN NOUVEAU MONUMENT AUX BRIGADES RUSSES

Au printemps 1917, la 1^{re} et la 3^e brigades russes en France sont rattachées à la 5^e armée française afin de participer à l'offensive du général Nivelle. Le 16 avril 1917, les soldats russes attaquent les positions allemandes et prennent les ruines de Courcy, le Mont Spin, Sapigneul, capturant des centaines de prisonniers et résistant aux contre-attaques. Le 20 avril 1917, ils sont relevés par des unités françaises, après avoir perdu 70 officiers et 4 472 hommes tués, blessés ou disparus. Le 28 mai 2018, un monument était inauguré à Aguilcourt en présence de l'Ambassadeur de Russie en France, pour rendre hommage aux soldats de la 3^e brigade russe.

Cérémonie d'inauguration du monument à la 3^e brigade russe
à Aguilcourt, 28 mai 2018. Photo F. Viltart.



Les collégiens de Corbeny apposent un QR code
à la Caverne du Dragon le 25 juin 2018. Photo F. Viltart.

LE CHEMIN NUMÉRIQUE DU COLLÈGE DE CORBENY

Près de 60 élèves du collège Léopold Sédar Senghor de Corbeny ont participé à la création d'outils numériques dédiés aux visiteurs du Chemin des Dames. A l'aide de QR Codes, les visiteurs peuvent accéder à des contenus mis en ligne par les collégiens, qui ont raconté l'histoire de 25 sites emblématiques. Ce projet pédagogique labellisé Centenaire et réalisé en partenariat avec le Conseil départemental de l'Aisne a été présenté le 25 juin 2018 à la Caverne du Dragon à l'occasion du 101^e anniversaire de la reprise de la carrière par l'armée française. Tous les contenus sont en ligne sur www.chemindesdames.fr.

LE CHEMIN DE LA YANKEE DIVISION

La 26^e division américaine, surnommée "Yankee Division", est constituée d'hommes de la Garde nationale des six états de la Nouvelle Angleterre sur la côte Est des Etats-Unis : Connecticut, Maine, Massachussets, New Hampshire, Rhode Island et Vermont.

Débarquée en France à l'automne 1917, elle est la première division entièrement constituée à monter au front en 1918. Au début du mois de février, afin d'aguerrir ses hommes, la division est déployée au Chemin des Dames sur près de 30 km, de la forêt de Pinon jusque Bray-en-Laonnois, sous les ordres du 11^e corps français du général Maud'Huy.



Soldats français et américains dans les tranchées du Chemin des Dames en février 1918. Coll. part.



Insigne de la 26^e division américaine.
Coll. part.

Officiers français et américains au Chemin des Dames en mars 1918.
US National Archives.



5

4

PREMIÈRE ARRIVÉE AU FRONT

La division cantonnée à Neufchâteau dans les Vosges depuis l'automne 1917, arrivent par convois ferroviaires en gare de Soissons à partir du 5 février 1918. Une partie de l'artillerie et le train de munitions y rejoint directement la division depuis le camp de Coëtquidan. Le sergent Harold Steans exprime dans une lettre son impression en arrivant à Soissons : "J'ai marché 4 miles et je n'ai pas trouvé un seul bâtiment qui avait échappé aux bombardements". Les soldats de la Yankee Division sont enthousiastes à l'idée d'arrivée au front et de combattre enfin après des mois d'entraînement en Amérique et en France. Mais l'arrivée des premiers soldats américains près du front et la confrontation avec les dévastations et les cimetières provisoires forge en eux des sentiments particuliers. Le sergent Steans poursuit ainsi sa lettre : "J'aimerais seulement que les quelques personnes qui sont encore pro-allemandes puissent faire un petit tour ici et voir ce qu'est réellement la "Kultur" allemande"¹.

Les 12 bataillons de la 26^e division américaine sont déployés sur les 30 km à l'ouest du Chemin des Dames, entre Pinon, Vauxaillon le fort de La Malmaison, et Bray-en-Laonnois. Un secteur qui était occupé par les Allemands avant la bataille de La Malmaison et leur repli sur l'Ailette

en novembre 1918. Les quelques habitations encore debout dans les villages de l'arrière-front servent de cantonnement comme à Vailly-sur-Aisne, Leuilly, Nanteuil-la-Fosse, Jouy, Vregny et Missy. Le quartier général de la division s'installe au château de Couvelles, qui est entouré de baraquements. En première ligne, les unités américaines sont réparties avec les régiments français et installées dans les nombreuses carrières souterraines abandonnées par les Allemands. Le caporal Karlton Priest raconte son arrivée dans l'une d'elles : "Nous sommes logés dans des galeries à 20 pieds sous terre. Les pièces sont plus comme des ruelles d'environ 7 pieds de large sur 40 pieds de long. Deux rangées de litières superposées de chaque côté dans la longue avenue. La lumière par électricité est fournie par un moteur automobile qui entraîne une dynamo"². Les Américains rapportent pour la plupart le nombre et la taille des rats qu'ils rencontrent sous terre. L'un d'eux écrit : "Si le service logistique pouvait les voir, ils les utiliseraient et laisseraient les mules de l'armée tranquille"³. Les soldats français s'amusent du comportement insouciant des Américains, qui s'offusquent de ne pas être pris au sérieux par leurs camarades de tranchée. Le premier mort au front chez les Américains est d'ailleurs tué lors d'une démonstration de manipulation de la baïonnette. Les soldats américains veulent visiter les tranchées, ramasser des souvenirs, faire des photos, parfois au mépris du danger. Une installation au front que les Français vont très vite recadrer.

3 - Ibid.
4 - Ibid.

1 - Michael E. Shay, *The Yankee Division in First World War*, 2008, p. 45.
2 - Ibid.



"Chemin des Dames, 1918", soldat français et américain dessinés par Leroy Baldrige, reporter et dessinateur du journal des armées américaines *Stars and Stripes*.

"TOUT CE QUE NOUS VOYONS N'EST QUE L'ENFER"

Durant un mois et demi, du 6 février au 20 mars 1918, la division américaine s'exerce aux côtés des soldats français au tir à la mitrailleuse, aux mortiers de tranchée et aux réglages d'artillerie, mais aussi aux soins en première ligne et aux évacuations sanitaires. Il s'agit de la première expérience de guerre pour les soldats de la Yankee Division, désormais confrontés quotidiennement au pilonnage de l'artillerie allemande. Une expérience que rapporte le caporal Moan : "Je n'oublierai jamais le sentiment étrange dans mon estomac lorsque j'ai entendu pour la première fois le sifflement des obus lourds par-dessus ma tête. Vous pouvez entendre le canon tirer, puis le sifflement et enfin l'explosion"⁴. Les Américains sont aussi confrontés aux emplois d'obus à gaz de la part des Allemands sur le Chemin des Dames. Le 16 mars 1918, un intense bombardement aux gaz cause plusieurs victimes côté américain. En première ligne, les gardes de nuit se transforment dans un premier temps en fiasco pour ces soldats inexpérimentés. Plusieurs hommes se perdent en route ou déclenchent des tirs ennemis au grand dam des Français. Le jeune américain Robert Bayard est ainsi tué par un tir de mitrailleuse américaine en voulant rejoindre son unité après s'être égaré lors d'un bombardement. Côté allemand, on ne tarde pas à s'apercevoir de la présence des Américains, qui voient fleurir à certain endroit

27 MAI 1918 : LA PERCÉE ALLEMANDE

Dans l'histoire allemande de la Grande Guerre, la bataille du Chemin des Dames demeure l'incroyable percée du plateau tenu par la 6^e Armée française le 27 mai 1918.

Ce jour-là, l'état-major allemand lance l'opération Blücher, qui met en mouvement la 7^e Armée allemande du général von Boehn, accompagnée des opérations Görz (1^{re} Armée) et Yorck (18^e Armée).

Prévue comme une tentative de diversion, l'attaque foudroyante se transforme rapidement en offensive de rupture en direction de la Marne. Un album de photographies d'un officier allemand acquis par les Archives départementales de l'Aisne détaille la redoutable marche en avant des troupes allemandes à travers le plateau du Chemin des Dames et la vallée de l'Aisne au printemps 1918.



1. Le 20 mai 1918, l'officier qui signe de son prénom « Heinrich » (assis à gauche sur la photo), et qui a constitué l'album, envoie cette photographie à ses parents depuis son logement réquisitionné dans un village du Laonnois où il note prendre pour la première fois de la guerre un "vrai café avec Mademoiselle et Monsieur le curé". Dans une semaine, il sera jeté avec ses hommes dans l'attaque du Chemin des Dames. Archives dép. de l'Aisne 64 Fi 43.

2. "25-26 mai 1918 Nouvion [le Vineux]". L'officier, un chef de compagnie, qui a réalisé son album souvenir de l'offensive de mai 1918 a pris le soin d'annoter au verso chaque photographie avec des précisions sur les circonstances des prises de vue. Le village de Nouvion-le-Vineux, au sud de Laon, est donc le point de départ de son unité qui sera engagée vraisemblablement dans la seconde vague de l'offensive du 27 mai. Selon les annotations, il pourrait s'agir de l'Infanterie-Regiment Nr 66, appartenant à la 113^e division d'infanterie au sein du Gruppe Wichura. Une division qui connaît bien son secteur d'attaque puisqu'elle l'occupe depuis mai 1917. Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

3. "Passage du Chemin des Dames par la 11^e compagnie". Ce 27 mai 1918, le régiment se faufile en file indienne à travers les cratères et les barbelés, en marchant l'arme à l'épaule, laissant le temps à l'officier de prendre ce cliché. Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

4. "Contournement des ravins d'Ostel et des installations ennemies par la 10^e compagnie". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

5. "27 mai 1918 au matin. Marche en avant depuis la vallée de l'Ailette jusqu'au "Köhlermase" (épine de Chevreigny), une demi-heure après l'attaque de l'IR 32". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

6. "Ravins d'Ostel". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43. Le paysage du front apparaît dans toute sa dureté. Il y a peine quelques heures des soldats français se battaient encore en tentant d'échapper aux assaillants.



7



10



12



8



11



13



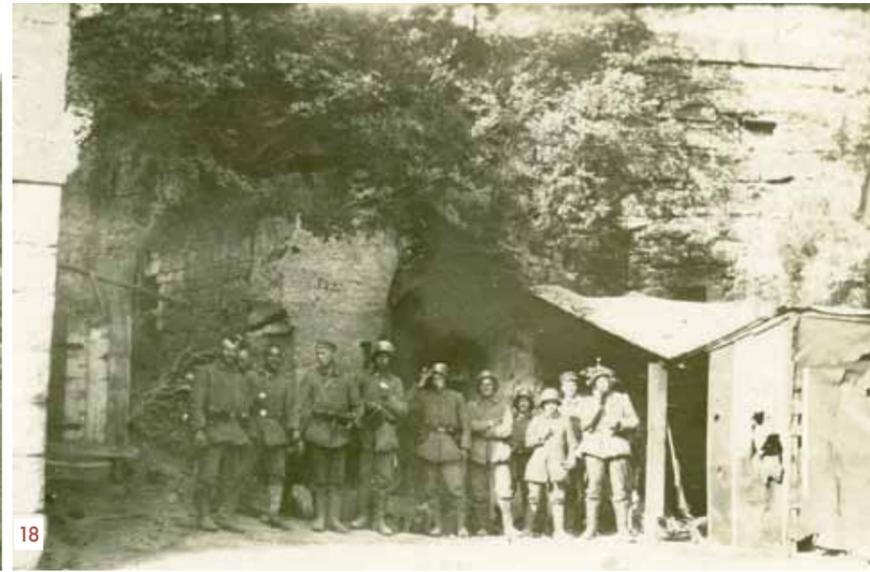
9



14

- 7. "Installations ennemies près de la ferme Gerlaux". Il s'agit d'une ferme isolée localisée entre Ostel et Aizy-Jouy. Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.
- 8. "Passage sur la Vesle". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.
- 9. "Dépôt incendié par les Français". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.
- 10. "Presles [et Boves]". Archives dép. de l'Aisne 64 Fi 43.
- 11. "Des prisonniers français par le Fusilier-Regiment Nr. 36 devant le château de Chassemy". Archives dép. de l'Aisne 64 Fi 43.

- 12. "Pont sur l'Aisne. Passage étroit où sont passées la 9 et 11^e compagnie et enfin tout le bataillon. Sur la rive gauche : abris français". Ce cliché témoigne de la prise des ponts que n'ont pas eu le temps de détruire les Français et qui a facilité l'avance des troupes allemandes. Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.
- 13. "Eglise de Vailly". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.
- 14. "Parc de munitions à côté de Chassemy". De nombreux dépôts de munitions ont été incendiés avant l'arrivée des allemands, mais plusieurs camps et hôpitaux ont été pris intacts par les Allemands leur offrant vivres et matériel. Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.



15. "Ferme adjacente aux carrières de Villemontoire".
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

16. "Retour après la première offensive". Le chef de compagnie Heinrich indique ici que le régiment est relevé et ne poursuit pas l'offensive.
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43

17. "Souvenir de la Schützenfest à Brenelle".
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

18. "Des hommes de la 11^e compagnie au repos devant une carrière après la prise glorieuse du village de Vierzy par le bataillon". L'unité a participé aux combats meurtriers de juin 1918 pour la prise des villages de Vierzy et Chaudun au sud de Soissons en direction de Villers-Cotterêts.
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

19. "Notre bataillon durant la traversée du Chemin des Dames. A gauche la "Köhlernase", l'officier blessé est le lieutenant Hofmann, 5^e compagnie". Ce cliché semble correspondre à l'attaque du 27 mai 1918. La 133^e division investira dès ce soir-là le bourg de Vailly-sur-Aisne.
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

20. "9 juillet 1918, sur le terrain de la Schützenfest à Brenelle. A droite, avec le chapeau haut de forme et monocle, le maître de cérémonie Kühnrich". Au mois de juillet, l'unité est cantonnée dans les villages de Chassemy et Brenelle, où elle organise une fête traditionnelle allemande dans le cadre du repos accordé aux soldats. L'unité de l'officier Heinrich ne semble pas concernée par les combats qui font rage dans le sud de l'Aisne. L'album ne contient pas de photographies au-delà de cette date, l'unité a semble-t-il été engagée dans la dernière grande offensive allemande le 15 juillet 1918. L'officier Heinrich aurait quant à lui survécu comme l'atteste l'album qu'il a constitué à son retour en Allemagne avec ses photographies et sa correspondance.
Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

21. "Le défilé de fête à travers Brenelle, vers le Schützenplatz. Devant, les musiciens du bataillon, ensuite la musique du régiment avec le chef d'orchestre Wilke, la 1^{re} compagnie est ici la 3^e compagnie de mitrailleuses. A la tête de la compagnie, moi en tant que Kompagnieführer, derrière moi, en civil, le maître de cérémonie, l'officier Kühnrich". Archives dép. de l'Aisne, 64 Fi 43.

LOUIS DE CHEVIGNÉ : LA CHALEUR ET LA DÉTRESSE

Un peu plus de six mois après la fin des offensives françaises, le Chemin des Dames va de nouveau s'embraser et subir le choc de l'attaque allemande le 27 mai 1918. Sur le plateau tant convoité est alors installée la 6^e Armée française du général Duchêne, et en particulier les 61^e, 21^e et 22^e DI, des unités affaiblies qui sont alors au repos dans ce secteur redevenu calme, avec à leur droite, un corps d'armée britannique non moins éprouvé. Comment ces hommes ont pu endurer l'offensive allemande annoncée ? Comment les acteurs qui l'ont vécue vont-ils réussir à retranscrire leur ressenti de ce désastre ? Pour cela, le regard des hommes qui ont vécu cette violente attaque est comme toujours inestimable, et c'est à travers les souvenirs de Louis de Chevigné, alors jeune aspirant au 51^e régiment d'artillerie, que nous allons tenter de saisir l'atmosphère qui régna au Chemin des Dames ce 27 mai 1918. Âgé de 22 ans, ce jeune homme, engagé volontaire dès 1914, témoigne de sa détresse.



Louis de Chevigné
au 20^e régiment
de chasseurs. Coll. part.

LE CALME AVANT LA TEMPÊTE

En mai 1918, le Chemin des Dames n'est plus le vaste système défensif qu'il était entre 1915 et 1917. Il n'est plus que chaos depuis que l'armée allemande s'est repliée sur la rive nord de l'Ailette et c'est sur un paysage inhospitalier que l'armée française s'est installée. Fraîchement sorti de l'école de Fontainebleau, l'aspirant Louis de Chevigné y arrive au mois de mars 1918 pour rejoindre le 51^e régiment d'artillerie sur le plateau des Roches, au nord-est d'Aizy-Jouy, près du chemin menant au fort de La Malmaison. Les souvenirs de ce dernier offrent alors un tableau particulièrement descriptif du paysage qui s'offre à la vue des soldats, et surtout de la fragilité des défenses françaises : "L'Ailette et le canal de l'Oise à l'Aisne, dont les rives avaient été détruites par les bombardements, ne retenaient plus leurs eaux, de telle sorte qu'il était impossible d'y creuser des tranchées. Pour cette raison, le dispositif de notre première ligne d'infanterie se composait de petits postes, au ras de terre, occupés chacun par un gradé ou un officier et quelques hommes munis d'une mitrailleuse ou d'un fusil mitrailleur et distants entre eux de plusieurs dizaines de mètres. Chaque poste était entouré de sacs à terre, formant parapet, où les

hommes se tenaient assis ou accroupis, masqués qu'ils étaient par des joncs et de hautes herbes"¹.

Les premières semaines qu'il passe au front en tant qu'artilleur se partagent entre les parties de bridge au poste de commandement du groupe d'artillerie du secteur et les missions de liaison, mais aussi l'apprentissage du rôle de chef d'une pièce de 75 mm au sein de la 4^e batterie. Toutefois la quiétude qui règne alors au Chemin des Dames ne dure pas. Dans la nuit du 25 au 26, deux prisonniers capturés par des patrouilles françaises dans le secteur de la 22^e et de la 61^e DI révèlent rapidement qu'une violente attaque est prévue pour la matinée du 27 mai, l'infanterie allemande devant commencer sa progression vers 3h30, précédée dès 1h par un bombardement d'artillerie. Concordant avec les informations des services de renseignement français, cette révélation est jugée crédible et la nouvelle se répand à tous les échelons de la 6^e armée qui reçoivent dès 15h30 un ordre préparatoire d'alerte qui est confirmé à 16h50² : il faut décider et agir vite.

ATTENDRE L'INÉLUCTABLE

Tandis qu'en haut-lieu le général Duchêne obtient du général Pétain l'autorisation de défendre le Chemin des Dames, contrairement aux ordres qui lui avaient été donnés de protéger en priorité l'Aisne en cas d'offensive allemande, toutes les réserves disponibles sont mises en route vers le front et les unités mises en état d'alerte. Louis de Chevigné est alors détaché auprès d'un bataillon du 137^e RI et ce dernier rapporte dans ses souvenirs les mots prononcés par le capitaine Feuilloley devant son état-major : "Messieurs, je viens de recevoir du QG de la VI^e Armée des renseignements de la plus haute importance. Demain matin, les Boches vont déclencher une attaque depuis Reims jusqu'à Vauxaillon. Deux coups de main, exécutés hier, sur notre droite, dans deux secteurs différents, ont permis de capturer un aspirant et un soldat allemands. Ils n'ont fait aucune difficulté pour donner tous les détails de cette attaque, confiée au Kronprinz en personne. Vingt-huit divisions d'assaut y prendront part, soutenues par une puissante artillerie, qui ouvrira le feu à 1 heure du matin. A 3h30, les premières vagues d'assaut s'élanceront derrière un barrage roulant vers nos tranchées. Veuillez avertir vos chefs, vos officiers et vos hommes". Puis, forçant la voix, il ajouta : "Je sais que je peux compter sur vous et que chacun fera son devoir".

Peut-on alors imaginer le courage qu'il faut pour ne pas désespérer en un pareil moment, sachant ce qui se prépare, et réussir à trouver le sommeil alors que la nuit va être courte ? Louis de Chevigné confiera justement avoir regagné sa cagna les pensées encombrées : "Je m'étendis sur ma couchette en réfléchissant aux événements du lendemain, mais, à 22 ans, quelles que soient les circonstances, le sommeil vient vite". Pourtant, à quelques kilomètres au nord de sa position, ce sont 925 batteries d'artillerie allemandes dont une grande partie de pièces lourdes qui

s'apprêtent à tirer sur 31 kilomètres. Bien des années plus tard, Louis de Chevigné réfléchira à cette disproportion qui ne laissait que peu de chances à l'armée française : "Considérant que le front à battre par mon groupe était de l'ordre de 1 km 500, nous avions donc à opposer trois batteries de 75 et une d'obusiers à 45 batteries allemandes !".

Vers minuit, un bruit de tonnerre résonne dans la nuit et réveille Louis de Chevigné : "C'était nos batteries qui tiraient à une cadence accélérée. Dans le lointain, on entendait la rumeur sourde des départs, tandis que les obus cinglaient vers les lignes ennemies, en sifflant rageusement au-dessus de ma tête. Un tir aussi violent ne pouvait durer longtemps et, de même qu'il s'était déclenché brusquement, il s'arrêta de même, abandonnant à la nuit noire un silence lourd de menaces". Le jour et l'heure de l'attaque étant connus, la 6^e armée française essaie en effet de tout faire pour contrarier les plans allemands et diffuse des ordres de tir à toute l'artillerie dès 19h15 afin de causer des pertes parmi les troupes qui se massent dans les premières lignes allemandes en vue de l'attaque³. Sans discontinuer, des obus explosifs et asphyxiants seront déversés sur les positions allemandes jusque 1h, les canons allemands gardant quant à eux le silence afin de ne pas être repérés. Par tous les moyens les forces françaises tentent d'empêcher les moindres préparatifs allemands qu'ils peuvent déceler mais l'inéluctable approche, et des ordres pour exécuter un tir de barrage sur le canal et les écluses dès que l'attaque aura lieu sont reçus à 23h.



Le chemin d'Aizy-Jouy au fort de La Malmaison à la fin novembre 1917 et le plateau des Roches. Fonds Berthelé. Archives municipales de Toulouse.

1 - Chevigné (Comte Louis de), *Souvenirs*, Casablanca, 1977.

2 - SHD GR 26N302/3, JMO de la 21^e division d'infanterie

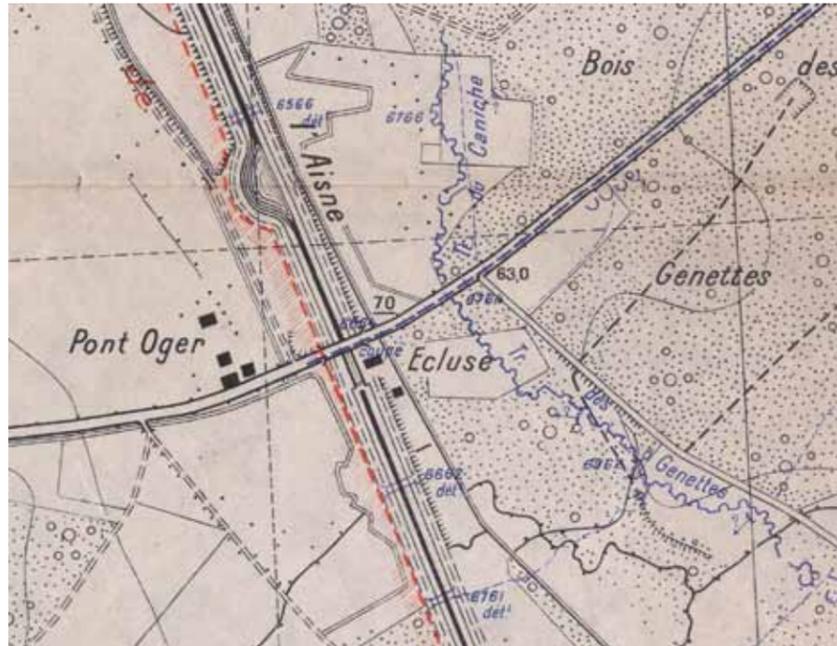
3 - SHD GR 26N303/1, JMO de l'artillerie divisionnaire de la 21^e division d'infanterie

TÉMOIN DU DÉPLOIEMENT ALLEMAND

Si la progression allemande continue vers les pentes sud du Chemin des Dames puis au sud de l'Aisne, c'est le temps de la captivité qui commence pour Louis de Chevigné, tout comme de nombreux combattants français. Dans son secteur, la 21^e division d'infanterie française déplorera la perte de 5373 hommes, pour l'immense majorité faits prisonniers³. Emmené vers Chavignon puis jusqu'au pont Oger, sur le canal de l'Oise à l'Aisne, Louis de Chevigné est là encore le témoin de toute la logistique déployée par la VII^e armée allemande dans cette attaque et qui franchit ce pont resté intact : "Pendant plusieurs heures, nous vîmes défiler toute l'artillerie de campagne du secteur, dans un ordre impeccable. Les chevaux en excellent état, les hommes bien tenus : canons et caissons portant encore tout un camouflage de feuillages. Après l'artillerie, les trains de combat suivirent. Aucun désordre. Un magnifique mouvement d'horlogerie semblait régler l'ensemble".

Emmené vers l'arrière, il va ainsi réaliser, le choc des combats ayant cessé, de quelle manière les Allemands avaient pu aussi rapidement prendre d'assaut les positions françaises et avec quelle organisation ils poursuivaient encore leur avance, malgré les tentatives françaises de la nuit précédente pour les en empêcher : "Sur l'Ailette et le canal, réduits à des mares pleines d'eau, l'on voyait de légères passerelles, qui avaient permis le passage des troupes d'assaut. Bon nombre de cadavres boches n'avaient

Carte du secteur du pont Oger, entre Chavignon et Urcel, au 25 novembre 1917. SHD.



pas encore été enlevés. C'étaient les victimes de ma batterie, au cours de la nuit. Sur les bas-côtés de la grand'route, à droite et à gauche, il y avait des piles d'obus et, en passant, sans s'arrêter, les pourvoyeurs procédaient au plein des caissons". Pour Louis de Chevigné et ses compagnons d'infortune, une longue marche commence aussi à travers la campagne axonaise, par Chaillevois, Montbavin, Mons-en-Laonnois, jusque Laon : "Le temps était magnifique et même chaud. La nature verdoyante et fleurie, paraissait en fête et insultait à notre malheur [...]. Enfin, exténués, par la marche, la poussière, la chaleur et la détresse que nous ressentions tous intérieurement, n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille au soir, nous aperçûmes Laon et les tours de sa magnifique cathédrale, juchée fièrement sur son rocher et dominant toute la plaine aux alentours". Dans les jours qui suivent, les longues colonnes de prisonniers français marcheront vers Marle puis Hirson, d'où des trains vinrent les chercher pour les conduire dans des camps de prisonniers en Allemagne.

Vincent DUPONT



Colonnes de prisonniers français en 1918. Album de l'Infanterie Régiment Nr. 56. Coll. Caverne du Dragon.

A partir du 8 mai 1918, 4 divisions d'infanterie britanniques arrivent au Chemin des Dames pour tenir le front de Craonnelle jusqu'au sud de Berry-au-Bac. Ces unités ont subi de lourdes pertes en mars et avril 1918 devant Amiens et Armentières. Malgré des renforts composés de jeunes recrues inexpérimentées ou de soldats revenant de convalescence, elles sont en sous effectifs et souffrent d'un manque de cohésion certain. Ces divisions sont sous le commandement du Général Hamilton-Gordon mais obéissent aux ordres du général Duchêne qui commande la 6^e Armée française, lorsqu'elles se trouvent confrontées à l'offensive allemande du 27 mai 1918.

MAI 1918 : DES BRITANNIQUES DANS LA TOURMENTE



The Last Stand of the Second Devons at Bois-des-Buttes, 1918. Peinture de William Barnes Wollen.

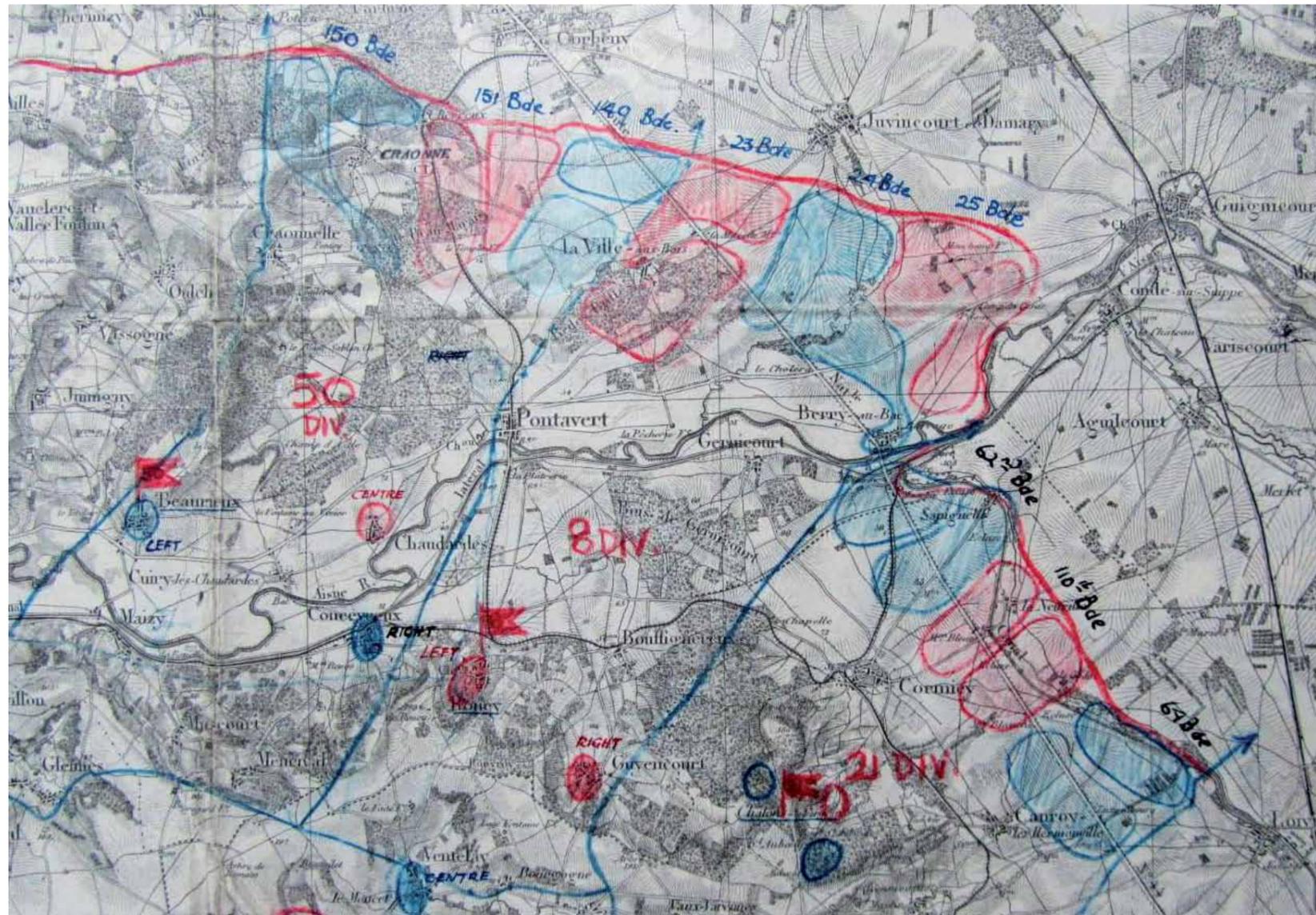
UN SECTEUR REPUTÉ CALME

Les Britanniques ont pour mission de tenir un vaste secteur réputé calme depuis la fin 1917 et le repli allemand sur l'Ailette, à la suite de la bataille de La Malmaison. Côté britannique, le manque d'effectifs entraîne une organisation de défense en trois zones : une "zone avancée" : constituée de points d'appui espacés et entourés de barbelés, dotés d'abris profonds qui doivent se couvrir mutuellement ; une "zone de combat" : à environ 1 km en arrière est composée de hauteurs ou de collines fortifiées où est installée l'artillerie, les postes de commandement et de secours régimentaires et enfin une "zone arrière" : située après l'Aisne, c'est une ligne de défense peu organisée et peu occupée où sont positionnées des réserves. En cas d'attaque adverse, les ordres du général

Duchêne sont de tenir à tous prix ces positions chèrement conquises en 1917. Le soldat Alfred Victor Bullock du 1/5th Yorkshire Regiment relate son arrivée au pied du Chemin des Dames en 1918 :

"La compagnie à laquelle j'appartenais a été la première à aller occuper des tranchées sur la ligne de front en relevant les Français. De Maizy, nous avons été obligés de marcher vers Craonnelle, connu pour sa crête où plusieurs centaines de milliers de Français étaient morts pour la tenir. Elle avait été occupée par les Allemands mais finalement capturée par les Français. La crête était traversée de tout son long par un tunnel".

Carte des positions britanniques à la veille de l'offensive allemande du 27 mai 1918 au Chemin des Dames.
Coll. part.



Etant un grenadier, j'étais à l'extrême gauche de notre section, et avec un autre gars plus petit que moi, on nous avait placé devant une ouverture menant dans le no man's land. Un français nous a conseillé de faire attention dans le meilleur anglais possible. Il désigna le no man's land et dit : "Allemands", puis les tranchées et dit « Entente ». Le parapet de la tranchée était environ de 90 cm plus haut que nous, de fait nous ne pouvions pas voir grand-chose. Il a bruiné toute la nuit et nos fusils se sont encrassés avec la terre sableuse, et si on avait été surpris par une patrouille, nous n'aurions pas été très utiles.

Nous avons passé du temps dans le tunnel qui était suffisamment spacieux pour abriter des milliers d'hommes. Le seul éclairage pour une section était une bougie commune [...] "On resta là 8 jours, sans évènement important à part quelques coups de fusils le soir et à l'aube".

"A JOUER AU SOLDAT"

Même si le front est réputé calme, le danger persiste. Dans le secteur de Berry-au-Bac, le soldat Walter Hall, survivant des combats de 1916 et 1917 raconte : "Comme j'étais un tireur d'élite j'étais assez libre de mes mouvements et pouvait ainsi satisfaire ma curiosité en mettant mon nez dans de drôles d'endroits. Durant les 2 premières semaines ici il n'y avait pas eu d'activité d'embuscade, et je n'avais pas eu d'opportunité du tout, quand soudainement je devins moi-même une cible, dans le poste de garde face au front allemand. A ce moment, là alors que je commençais à me raser pour la première fois, j'ai fixé mon miroir contre le mur de la tranchée, me suis levé, débutais à me savonner à l'eau froide quand : "Ping !" et le miroir est tombé sur le sol. Je suis resté là bouche bée, trop surpris pour bouger quand le sergent a crié : "Faites gaffe ! Je pris la décision alors de trouver la position de ce tireur d'élite allemand et je me suis déplacé un peu plus loin dans la tranchée. Il y avait à environ 300 mètres en face de moi un tank détruit dans le no man's land. Celui-ci avait été déjà surveillé mais rien de probant n'avait été découvert. Je ne voyais pas d'autre emplacement pour d'autres tireurs, surtout que la ligne de front ennemie se trouvait plus loin que le tank et comme il n'y avait pas d'autre possibilité pour

se cacher, j'ai concentré mon attention sur le tank. Après deux jours d'observation je voyais le tank dans mon sommeil. Le troisième jour, après une heure d'observation, j'ai vu du mouvement ; à l'arrière du tank on pouvait voir le jour à travers une ouverture et soudainement celle-ci s'obscurcit. J'ai visé l'ouverture et immédiatement l'ombre a disparu et j'ai vu la lumière du jour à nouveau. La nuit suivante une de nos patrouille a visité la cachette et a trouvé des signes évidents d'une occupation.²"

Les jours s'écoulaient tranquillement et le médecin capitaine Elser écrit : "nous étions contents de rester là, à jouer au soldat, jusqu'à la fin de la guerre"³.

FACE À L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU 27 MAI 1918

Les Britanniques qui avaient pour ordre de harceler continuellement les Allemands, font plusieurs prisonniers allemands entre le 24 et 26 mai. Ils révèlent qu'une offensive allemande est imminente. Il est cependant trop tard pour réagir. Le 27 mai 1918, à 1 heure du matin plus de 4 000 canons allemands ouvrent le feu. C'est un véritable enfer qui s'abat sur les Britanniques au Chemin des Dames. Ce bombardement est composé d'un mélange d'obus explosifs et surtout d'obus toxiques pour neutraliser les défenseurs, les positions d'artillerie et les postes de commandement.

A 3h40, les bataillons d'assaut allemands accompagnés de lance-flammes attaquent avec une grande rapidité. Leur objectif est de s'emparer des ponts pour franchir l'Aisne et son canal au plus vite. Cinq tanks britanniques récupérés après la bataille de Cambrai en 1917 participent même à l'offensive allemande dans le secteur de Juvincourt. Quatre seront détruits par des canons français. Au-dessus du champ de bataille de nombreux avions allemands bombardent ou mitraillent à basse altitude.

20

21



Soldats de la 50^e division britannique dans les tranchées françaises au pied du Chemin des Dames, mai 1918. Coll. part.



Bataillon britannique lors d'une relève à l'arrière du Chemin des Dames, mai 1918. Coll. part.

2 - Collection privée David Bullock.
3 - Imperial War Museum Oral Collection.

Soldats britanniques dans les combats de mai 1918. JWM.

Dans la zone avancée, les survivants britanniques hébétés par le bombardement sont pris au piège dans leurs abris. Leurs positions sont contournées, attaquées et grenadées par derrière. Le combat est bref et violent. Les Britanniques se défendent à 1 contre 10 avec l'énergie du désespoir. Ils meurent ou sont faits prisonniers pour la plupart. Le plateau de Californie et Craonne tombent en moins de 3 heures. Sur l'ensemble du front, les Allemands s'infiltrèrent partout.



Dans la zone de combat, après le terrible bombardement et l'infiltration rapide des groupes d'assaut allemands, les postes de commandement sont encerclés et des positions d'artillerie sont conquises. La plus grande confusion règne. Mais les Allemands rencontrent aussi plus de résistance. Comme au Bois des Buttes où le lieutenant-Colonel Anderson Morshead et les hommes du 2^e Bataillon du Devonshire Regiment infligent des pertes aux assaillants. Ils résistent pieds à pieds avant de succomber à leur tour vers 12h30. 23 officiers dont Anderson Morshead et 528 hommes sont tués ou portés disparus. Après l'Armistice, pour cette résistance opiniâtre cette unité britannique sera décorée de la Croix de Guerre française comme le sera aussi la 5^e batterie de l'artillerie Royale de Sa Majesté surnommée "Gibraltar", qui a résisté jusqu'au bout dans le secteur de La Ville-au-Bois-lès-Pontavert. L'attaque a été si violente que la plupart des unités britanniques furent décimées. Le commandement a été aussi très touché. Le brigadier-général R. Haig a été gazé, le général de la 25^e brigade, Ralph Husey est porté disparu, il mourra de ses blessures (voir photo). En ce qui concerne la 8^e division, l'effectif total qui a réussi à passer l'Aisne n'a été que de quelques centaines d'hommes. Son commandement a été confié au brigadier-général Grogan, qui incorpore ce qui reste de la 23^e brigade pour retraiter en direction de la Marne.



Photographie du brigadier-général Ralph Husey. Coll. part.



Prisonniers britanniques le 27 mai 1918 à Berry-au-Bac. Coll. part.

Cent ans après, les pertes britanniques pour la journée du 27 mai 1918 sont estimées à environ 20 000 tués, disparus, blessés ou prisonniers². Aujourd'hui, les noms des soldats britanniques portés disparus sont commémorés sur le mémorial britannique de Soissons. Parmi eux, Philip Anthony Mercer, Charles Gordon, Hubert York, William Coombs et Cyril Buxton, tous les cinq âgés de seulement 17 ans. D'autres reposent dans des cimetières militaires. A Craonnelle, sur la stèle du soldat de 19 ans Henry Harrison est gravée l'épithaphe : *For ever in our Thoughts* (Pour toujours dans nos pensées).

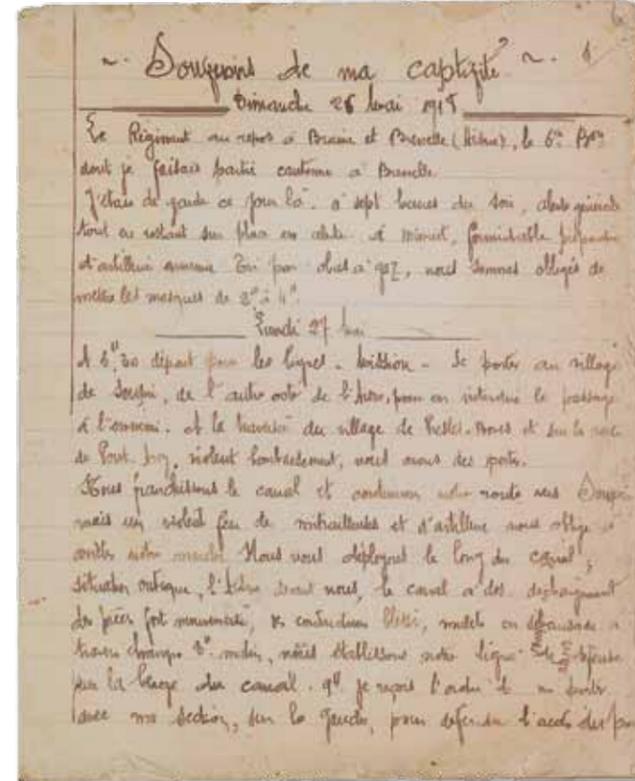
Yves FOHLEN

Remerciements Paul Kendall et David Bullock

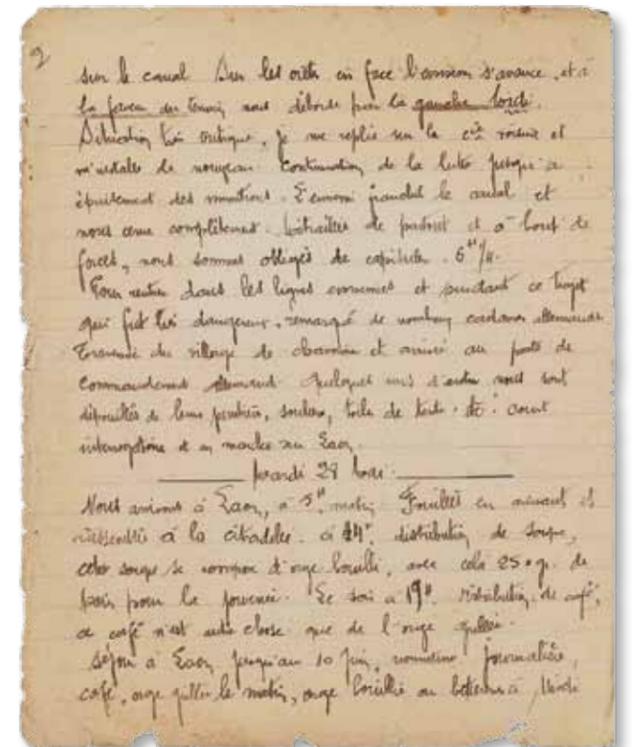
SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

En août 1914, Michel Trille né à Sallèles-d'Aude, engagé depuis 1911, passe au 214^e régiment d'infanterie. Sergent, éprouvé par quatre années de combat, il est affecté à la 6^e compagnie de mitrailleurs en janvier 1918. Comme des centaines de soldats français, il est fait prisonnier le 27 mai 1918 au premier jour de l'offensive allemande sur le Chemin des Dames. Ayant subi de lourdes pertes, son régiment est dissout le 12 juin 1918.

Son carnet décrit sa capture dans le village de Presles-et-Boves et le temps passé dans le camp de prisonnier de Lamsdorf (Haute-Silésie), jusqu'en novembre 1918. L'intégralité de son carnet dans lequel il relate jour après jour sa captivité a été numérisé par la Bibliothèque municipale de Toulouse dans le cadre de la Grande Collecte, il est désormais en ligne sur le site www.europeana.eu (bibliothèque numérique européenne).



Première page du carnet de Michel Trille "Souvenirs de ma captivité". www.europeana.eu



Deuxième page du carnet de Michel Trille "Souvenirs de ma captivité". www.europeana.eu



Photographie de Michel Trille "Décembre 1918, fin de la captivité". www.europeana.eu

LES ITALIENS AU CHEMIN DES DAMES

A l'entrée du village de Soupir se trouve un cimetière militaire italien réunissant les restes de 592 soldats italiens morts lors des combats de l'automne 1918 pour la reprise du Chemin des Dames. Ils nous rappellent qu'en 1918, près de 130 000 soldats italiens se trouvaient sur le sol de France, appartenant essentiellement au 2^e corps d'armée et aux auxiliaires des *Truppe Ausiliarie Italiane in Francia* (TAIF).



Les troupes italiennes passent la Marne à Château-Thierry, 8 septembre 1918. Coll. CD02.

L'ARMÉE ITALIENNE EN FRANCE EN 1918

Après la déclaration de guerre entre l'Italie et l'Allemagne le 25 août 1916, des divisions françaises et britanniques étant venues renforcer l'armée italienne en 1917, le gouvernement italien proposa à son tour à la France d'envoyer des troupes sur le front français en 1918. Le 2^e corps d'armée italien, composé des 3^e et 8^e divisions d'infanterie (52 000 hommes) aux ordres du général Albricci fut désigné

pour cette mission qui fut placée sous le commandement de la 5^e Armée française du général Berthelot.

Après la défaite italienne de Caporetto en octobre 1917, provoquant la crise militaire la plus douloureuse que l'Italie ait connue, les TAIF arrivent en France à partir de janvier 1918. Il s'agit de soldats auxiliaires considérés comme militairement

inaptes après cette déroute, désarmés et mis à la disposition des alliés pour effectuer des travaux à proximité du front. Au nombre d'environ 50 000, ils rendent de précieux services mais ternissent l'image guerrière voulue par l'Italie. C'est pourquoi le *Regio Esercito*, soucieux de rétablir son prestige, décide d'envoyer en France le 2^e corps d'armée du général Albricci. Il s'agit de soldats aguerris, ayant déjà

fait leurs preuves depuis 1915 en Italie, sur les fronts du Carso et de l'Isonzo. Du 18 au 27 avril 1918, 87 convois ferroviaires permettent le transfert des hommes du général Albricci. Les combattants subissent d'abord une période d'instruction et d'acclimatation dans les camps de Mailly et d'Arcis, dans l'Aube. La montée au front s'effectue en Argonne, dans le secteur d'Avocourt, sur les traces des premiers Garibaldiens. Début juin 1918, le 2^e corps d'armée est

déployé le long de la rivière Ardre, avec derrière lui la Marne. Son état-major est établi à Hautvillers (Marne). A ce moment crucial de la guerre, les Allemands disposant d'une supériorité numérique, Ludendorff lance la nuit du 14 au 15 juillet 1918 une ultime offensive : le *Friedensturm*. Devant l'imminence de l'attaque allemande, la première ligne devait être défendue à tout prix, et le 15 juillet, les Italiens sont engagés dans la bataille sur la montagne de Reims. Sur le secteur tenu par le corps d'armée du

général Albricci, l'objectif des Allemands est la ville d'Épernay. Les combats font rage autour du village de Bligny, mais l'offensive est stoppée au prix, pour les Italiens, de pertes très sévères¹. La bataille intense dura du 15 au 24 juillet et les pertes du corps d'armée italien furent de 9 334 morts et blessés. La résistance italienne a empêché les troupes allemandes de s'emparer de la ville d'Épernay, participant par sa résistance à l'échec de la dernière offensive ennemie sur le front occidental.

MALAPARTE AU CHEMIN DES DAMES

Né en Toscane d'un père allemand et d'une mère lombarde, Kurt-Erich Suckert s'engage dès 1914 dans l'armée française. Celui qui prendra le pseudonyme de Curzio Malaparte pour écrire, s'échappe du lycée où il faisait ses études classiques et traverse à pied la frontière à Vintimille. Il s'engage comme volontaire dans l'armée française à seulement 16 ans, en trichant sur son âge, préfigurant l'écrivain engagé qu'il allait devenir. Parti dès l'automne 1914 avec la légion garibaldienne qui combat en Argonne, il est démobilisé en mars 1915. De retour en Italie, il est volontaire comme soldat de 2^e classe de la Brigade des Alpes. En juillet, il est lanceur de grenades en première ligne, puis en octobre, il participe aux assauts du Col di Lana. Au cours de l'été 1917, il est nommé sous-lieutenant. En octobre de la même année, au moment de Caporetto, sa brigade est appelée pour contenir la brèche ouverte par les troupes autrichiennes et la débâcle des troupes italiennes. Il finira par combattre en première ligne sur le Grappa puis sur le Tomba. En juin 1918, il est envoyé au sud-ouest de Reims, entre le Bois des Éclisses et la "montagne" de Bligny, au



Kurt-Erich Suckert, alias Curzio Malaparte en 1918. Coll. CD02.

commandement de la 94^e section de lance-flammes. Pris dans une attaque au gaz, il est blessé aux poumons. Il obtient la Croix de guerre française avec palme en juillet 1918 pour avoir conduit en tant que "commandant de section de lance-flammes, sous un feu nourri de mitrailleuse, sa propre troupe à l'assaut de fortes positions ennemies, faisant preuve d'un calme et d'un courage hors du commun". De retour dans son régiment en septembre 1918, il

participe à l'attaque du Chemin des Dames en octobre. Le 11 janvier 1919, il reçoit une citation à l'ordre du régiment par le général Guillaumat (5^e Armée) en tant qu'"officier de grande valeur". Le romancier relatera sa guerre en 1918 dans la nouvelle : *La Madeleine de Carlsbourg*².

1 - Les soldats italiens morts à l'occasion de ces combats sont enterrés dans le cimetière italien de Bligny (Marne).
2 - Sur le parcours de l'écrivain durant la Grande Guerre, voir S. Laporte, *Chronologie. Malaparte dans les années de la guerre et de l'après-guerre*, dans C. Malaparte, *Viva Caporetto !*, traduction, préface et notes par Stéphanie Laporte, Paris, Les Belles Lettres, "Mémoires de guerre", 2012, p. 19-26.

LA REPRISE DU CHEMIN DES DAMES

Retiré du front le 20 juillet 1918, le 2^e corps d'armée est envoyé au repos puis affecté de nouveau au front, d'abord en Argonne puis dans la Meuse. Début septembre, il passe l'Aisne à Château-Thierry. Le 23 septembre, il se trouve au sud du Chemin des Dames, entre les villages de Presles-et-Boves et Villers-en-Prayères, avec l'état-major à Fère-en-Tardenois. Comme au mois de juillet, il est intégré à la 5^e Armée française. En trois mois, la situation stratégique a changé : désormais, les troupes allemandes, épuisées, sont sur la défensive, tandis que les alliés se renforcent de jour en jour grâce notamment aux renforts américains. Sur le front occidental, les alliés préparent celle qui sera la dernière offensive à laquelle doivent participer les Italiens. Le 28 septembre, le 90^e régiment d'infanterie italien passe l'Aisne près de Chavonne. La grande attaque des hauteurs du Mont Sapin a lieu le 29 septembre 1918. Les Italiens occupent le village de Soupir après de rudes combats dans les ruines du parc du château le 1^{er} octobre. Les Allemands ripostent par des bombardements aux gaz et font preuve d'une résistance acharnée jusqu'au 10 octobre, lorsque le Chemin des Dames est dépassé à Cerny-en-Laonnois, avec des combats violents autour de Paissy. L'Ailette est atteinte le 11 octobre. Les Italiens sont alors dirigés

vers l'est et le bourg de Sissonne. Dans le village de Mauregny-en-Haye, les quelques populations libérées qui s'attendaient à voir des soldats français, ont juste eu le temps de confectionner un drapeau tricolore lorsqu'à leur grande surprise, les premiers soldats qu'ils rencontrent ne parlent qu'italien ! Le général Mangin adresse alors au général Albricci le télégramme suivant :

"Félicitez en mon nom vos braves troupes, qui sous votre énergique commandement viennent d'enlever la position du Chemin des Dames sur tout leur front et d'un seul élan et même dépassant l'Ailette". Les troupes italiennes poursuivent leur avance jusque Montcornet et Rozoy-sur-Serre avant d'atteindre Rocroi.



Soldats italiens, français et américains à une cantine du Comité Américain pour les Régions Dévastées (CARD) dans l'Aisne en 1918. Archives dép. de l'Aisne.

Soldats italiens sur le front français en 1918. BDIC.



DANS LE CIMETIÈRE ITALIEN DE SOUPIR

Sur chaque pierre tombale du cimetière italien de Soupir est indiquée l'unité à laquelle appartenait le soldat tué. Bien évidemment, les mentions qu'on retrouve le plus souvent sont celles concernant les régiments d'infanterie italiens : 19^e, 20^e, 51^e, 52^e, 75^e, 76^e, 89^e et 90^e ; on peut aussi y remarquer d'autres unités, telles que les *Arditi* du 2^e *reparto d'assalto*, les artilleurs des 4^e, 9^e et 10^e régiments, les sapeurs du 25^e et 60^e bataillon, les *cavaleggeri di Lodi* ou encore les soldats du 64^e régiment de marche, toutes ces unités ayant fait partie du 2^e corps d'armée italien en France. Mais les visiteurs seront surpris en découvrant, aussi, des tombes portant la mention d'unités n'ayant jamais été présentes sur le sol français, y compris des *Alpini* ! Il s'agit, en fait, de soldats-auxiliaires des AIF : l'appartenance à ces unités de "soldats terrassiers" étant parfois considérée comme humiliante, on faisait alors figurer sur les pierres tombales l'ancienne unité à laquelle ils avaient appartenu en Italie avant d'être versés dans les T.A.I.F.



Inauguration du monument des femmes italiennes à leurs soldats en 1921 dans le cimetière italien de Soupir. Photo CD02.



Inauguration du monument dans le cimetière italien de Soupir en 1921. Coll. CD02.

Le 2^e corps d'armée italien poursuit l'offensive avec les autres troupes alliées dans l'Aisne puis les Ardennes. Au moment où l'armistice entre en vigueur, le 11 novembre, il se trouve sur les rives de la Meuse. Le 17 novembre 1918, l'armée italienne entre en Belgique et occupe le territoire belge jusqu'au mois de mars 1919, puis la Rhénanie jusqu'au 10 août. Le général Albricci jouit d'une gloire importante lors de son retour en Italie en 1919, où il obtient un siège de sénateur. Le 24 juin 1919, il est promu ministre de la Guerre dans le cabinet de Francesco Saverio Nitti. Sa tâche n'est pas aisée puisqu'il doit se charger de la démobilisation de l'armée italienne et de la dissolution des *Arditi*. Une fois ces tâches effectuées, l'ancien général quitte le gouvernement le 13 mars 1920 et se met à l'écart de la vie politique.

En 1919, on rassemble à Soupir les soldats italiens morts dans les combats de l'Aisne. Un monument, œuvre du sculpteur Fernand Cian, est élevé au fond du cimetière italien en 1921, financé par les femmes italiennes à la mémoire de tous les combattants italiens morts sur le territoire français. Le souvenir des soldats italiens en France lors de la Grande Guerre s'est par la suite effacé, victime de la politique agressive du fascisme contre ses anciens alliés. Il est temps de s'en souvenir : 6 000 d'entre eux ont laissé leur vie sur la terre de France.

D'UNE GUERRE L'AUTRE : LA STÈLE DES FUSILIERS MARINS À LAFFAUX

La stèle des fusiliers marins près des carrières de Fruty est sans aucun doute le monument commémoratif du Chemin des Dames qui fait le mieux entrer en résonance les deux conflits mondiaux du XX^e siècle en ce lieu précis.

Tout en évoquant les combats de la Première Guerre mondiale, elle annonce aussi, bien malgré elle, ceux de juin 1940.

UNE INAUGURATION RETARDÉE PAR UN CONTEXTE INTERNATIONAL TENDU

Rendant hommage aux morts des combats des troupes de marine lors de la reprise du Moulin de Laffaux et des carrières de Fruty en septembre 1918, son inauguration avait initialement été prévue le 25 septembre 1938. Elle ne put finalement avoir lieu comme prévu à cette date anniversaire. En effet, à ce moment précis, la France et ses anciens alliés sont à nouveau très proches d'un conflit mondial avec l'Allemagne hitlérienne du fait de la crise des Sudètes. Celle-ci marque l'arrêt de mort de la Tchécoslovaquie en tant qu'État indépendant et affirme le renoncement des démocraties face à la menace nazie, tout en éloignant, au moins provisoirement, l'Europe d'un nouveau conflit majeur. Lorsque le premier ministre britannique Neville Chamberlain et le président du Conseil français Edouard Daladier descendent de leurs avions respectifs, juste après la signature des accords de Munich (29-30 septembre 1938), ils ont tous deux l'impression d'avoir sauvé la paix *in extremis*. C'est oublier le sens des deux terribles phrases que leur assène alors Winston Churchill : "Vous avez voulu éviter la guerre au prix du déshonneur. Vous avez le déshonneur et vous aurez la guerre."

C'est donc seulement le 18 novembre 1938, une fois la tourmente de Munich passée, que les troupes de marine purent procéder à la cérémonie d'inauguration conjointe d'une plaque commémorative¹ et d'une stèle très sobre, ayant la forme d'un simple bloc de granit (d'ailleurs surnommé "le caillou") placées l'une et l'autre à l'endroit même où eurent lieu les furieux combats d'une position fortement défendue par les Allemands que les comptes rendus d'époque décrivent de la façon suivante :

"Le système de tranchée du Mont de Laffaux constitue une position de résistance extrêmement forte et en excellent état d'entretien (tranchées profondes, abris pour la garnison, réseaux en bon état). Elle est défendue, de plus, par d'excellentes troupes : 1^{re} Division Prussienne, dont la consigne est de tenir à tout prix".²

Le choix de l'emplacement originel³ de la stèle, devant l'entrée même des carrières de Fruty, souligne à lui seul les difficultés auxquelles furent confrontés les fusiliers marins, ces creutes du Chemin des Dames d'où partaient les tirs et les renforts allemands sous abri, celles-là même qui avaient donné bien du fil à retordre au commandement français en octobre 1917 au moment de la bataille de La Malmaison qui avait su, certes avec retard, tirer les leçons du cuisant échec du 16 avril.



Inauguration de la stèle aux fusiliers marins en 1938. Coll part.

LES FUSILIERS MARINS : DE DIXMUDE AU MOULIN DE LAFFAUX

Durant la Grande Guerre, les troupes de marine surent très vite s'illustrer dans les combats et faire parler d'elles dès leur engagement dans les combats des Flandres de 1914 et 1915⁴ (Yser, Dixmude, Nieuport). Cependant au mois de novembre, la brigade de fusiliers marins est dissoute, au moment même où les effectifs de la Marine sont mobilisés par la lutte contre les sous-marins allemands. Pour conserver aux armées son drapeau à fourragère, le commandement décide cependant de conserver un bataillon de marins qui poursuivra le combat à pied aux côtés des fantassins. Il s'illustre en 1917, à la gauche des Britanniques, au sein de la 1^{re} Armée du général Anthoine et reçoit des mains du général Pétain une 3^e puis 4^e palme à son drapeau. Au printemps de 1918, il combat lors de la bataille de rupture menée par les Allemands à la fin mars dans la région d'Amiens et est engagé dans la lutte défensive autour d'Hailles et Domart-sur-la-Luce (Somme) pour laquelle il reçoit une 5^e citation.

Transportée au sud-est de Soissons après l'enfoncement du Chemin des Dames le 27 mai 1918 et la formation de la poche allemande allant jusque Château-Thierry, le bataillon de marins rejoint la X^e Armée de Mangin et est rattaché le 18 août à la 29^e DI⁵. Au

moment de la reconquête de cette poche, son commandant avait déclaré : "La bataille sera gagnée si nous atteignons les hauteurs qui dominent la plaine de Laon, nous assurant ainsi un débouché en plaine et l'exploitation...".

Les marins allaient donc pouvoir participer au souhait de Mangin qui n'était restée qu'à l'état de rêve au moment du 16 avril 1917, lorsqu'il commandait les troupes de la VI^e Armée... Les fusiliers furent engagés le 14 septembre 1918 dès 5 h 50 et conquièrent, au prix de "pertes en hommes [...] très sensibles⁶", le secteur des carrières de Fruty : "Malgré un retard sérieux, provoqué par la résistance ennemie, à la limite des 1^{re} DIM et 29^e DI, les unités de tête de la 29^e occupent à 6 h 30 la ligne générale : Carrières de Fruty-crête 93-40. Les unités de nettoyeurs procèdent au nettoyage du système de tranchées de Laffaux, et des détachements spéciaux nettoient (sic) la carrière de Fruty⁷".

La brève inscription gravée sur la stèle rappelle l'ensemble de ces combats : "1914-1918 – Dixmude 1914 – Yser 1914-1915 – Poesele 1917 – St Jansbeck 1917 – Hailles 1918 – Laffaux 1918".

LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION

Placée sous la présidence de l'amiral Ronach, qui s'était illustré avec les troupes de marine en Flandres dès octobre 1914, elle démarre par un rassemblement à Soissons à une époque où les assemblées d'anciens combattants font encore partie des moments saillants de la vie publique de la ville. Cette cérémonie marque pour les marins le commencement d'un culte patriotique qui se poursuit jusqu'à nos jours annuellement sur le territoire de la commune de Laffaux suivant un rituel quasi-immuable qui a toujours lieu dans le courant du mois de septembre.

Les autorités se rendent dans un premier temps aux abords de la carrière R1 où se trouvent les tombes isolées du lieutenant de vaisseau Marrast et de l'enseigne Dubois. Les deux hommes sont tombés ensemble et reposent l'un à côté de l'autre depuis le 14 septembre 1918. Il s'agit là d'une volonté de leurs familles qui a pu être respectée du fait d'un débat houleux qui eut lieu entre deux membres de la Commission nationale des sépultures militaires le 31 mai 1919⁸. Le député Louis Barthou, favorable à l'abrogation de la loi qui interdisait aux familles au nom de principe d'égalité devant la mort de rapatrier les corps de leurs proches s'était alors opposé au sénateur de Corse Paul Doumer qui, bien qu'ayant perdu 4 fils à la guerre, entendait qu'on les laissât reposer à jamais aux côtés de leurs camarades. Face aux deux tombes, un hommage solennel est donné aux deux marins avec salut des drapeaux et sonnerie aux morts exécutée par le clairon

- 1 - Située et fixée originellement à l'entrée des carrières de Fruty, elle est aujourd'hui conservée dans l'église de Laffaux.
- 2 - Anonyme, *Fusiliers Marins Laffaux septembre 1918*, Imprimerie Wallon, s.d. [1938], non paginé. Nos remerciements à Thierry Hardier pour le prêt de ce document.
- 3 - Avant son déplacement le 17 juillet 2006 du fait de l'aménagement de la RN2 entre Soissons et Laon. Elle se situe aujourd'hui sur une aire aménagée à droite de la 2 fois 2 voies dans le sens Soissons-Laon.
- 4 - Deauville Max, *Jusqu'à l'Yser*, Paris, Calmann-Lévy, 1917 ; Ronach (vice-amiral), *Souvenirs de la guerre I (août 1914-septembre 1915)*, Paris, Payot, 1921 ; Broise Paul, *De Dixmude à Laffaux 1914-1918. Livre d'or des fusiliers-marins*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1924.
- 5 - Paul Broise, *De Dixmude à Laffaux. Récit d'un combattant, dactylographié, archives communales Laffaux*, non coté.
- 6 - Ibid.
- 7 - Anonyme, op. cit.
- 8 - Archives nationales, F² 2125.
- 9 - Nos remerciements à K. Jagielski pour cette indication.

Poirier. Ces deux tombes sont annuellement honorées, ce dont témoigne une lettre d' "un ancien Fusilier-Marin de Dixmude, de Bixchoode, Nieuport, Merckel, Verdun et Laffaux" en date du 21 novembre 1969 accompagnée d'un mandat d'un montant de 300 francs visant à leur entretien et conservée aux archives communales de Laffaux.

C'est ensuite le moment le plus marquant de la cérémonie avec l'arrivée de la délégation devant les carrières de Fruty où les autorités civiles et militaires présentes font face à la stèle voilée et entourée par les porte-drapeaux représentant les unités engagées dans les combats de Laffaux en 1918. Cette dernière est bénie par un ancien aumônier des fusiliers marins, l'abbé Pouchard qui prononce une courte allocution. Cet intermède religieux se poursuit à l'intérieur même de la creute de Fruty où se déroule une messe célébrée par le révérend-père Colombar. Un autel de fortune a été dressé, il est surmonté d'une bannière tricolore et cerné par une haie de drapeaux. Plusieurs centaines de participant serrent les rangs à l'intérieur même de la carrière où s'étaient déroulés 20 ans plus tôt les combats visant à déloger les Allemands.

C'est à la sortie de cet office religieux qu'a lieu le dévoilement de la stèle par le commandant De Kermadec. C'est ce dernier qui procède alors à la remise du monument aux bons soins de la commune de Laffaux représentée par son maire, M. Aubert. La tradition se perpétuera jusqu'à nos jours puisque chaque année l'actuel premier élu de la commune participe aux cérémonies annuelles organisées par la Marine. Vient alors le moment de l'allocution de l'amiral Ronach et le dépôt de gerbe qui est suivi par un défilé devant la stèle de l'ensemble des participants ouvert par une délégation de l'Association des Marins. La journée s'achève, tout comme aujourd'hui d'ailleurs, par un traditionnel dîner regroupant plusieurs centaines d'anciens combattants à Soissons. Une photographie de cette manifestation semble indiquer que ce repas aurait eu lieu dans la grande salle de la Mutualité reconnaissable à son style art-déco⁹.

Jean-François JAGIELSKI

Remerciements : Jean-Paul COULON



Messe dans les carrières de Fruty lors de l'inauguration du monument des fusiliers marins en 1938. Coll part.

LES "BLACK DEVILS"

À L'ASSAUT DU MONT DES SINGES

Le général Pershing, commandant le corps expéditionnaire américain en France ne voulait pas faire combattre les soldats afro-américains, inquiet des revendications qu'ils pourraient avoir en revenant du front. Devant l'insistance du haut-commandement français, Pershing confie finalement la 93^e division d'infanterie américaine, composée de troupes noires, à l'armée française. Les quatre régiments qui composent la division, le 369^e, 370^e, 371^e et 372^e régiment sont répartis dans différentes divisions françaises, qui équipent et entraînent ces soldats américains. En septembre 1918, le 370^e régiment d'infanterie est confié à la 59^e division française qui doit intervenir à l'ouest du Chemin des Dames.



"Vauxaillon, septembre 1918", soldats du 370^e RIUS et poilus peints par Joseph-Félix Bouchor (1853-1937). Blérancourt, musée franco-américain du château de Blérancourt. Photo RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Gérard Blot.

LE 370^e RIUS, DE CHICAGO À L'AINSE

Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis en avril 1917, le gouvernement mobilise l'ensemble des régiments de la Garde nationale de chaque état. Le 8^e régiment de l'Illinois, formé exclusivement de soldats afro-américains est ainsi rassemblé pour former le 370^e régiment de la 93^e division d'infanterie. Le régiment avait gagné une certaine estime pour avoir servi brillamment lors de la guerre hispano-américaine à Cuba en 1898. Au mois d'avril 1918, le régiment débarque dans le port de Brest avant d'être dirigé vers le camp de Ligny-en-Barrois (Meuse), pour s'entraîner avec la 10^e division française. L'équipement est fourni par l'armée française : le casque Adrian, le fusil Berthier. Le 21 juin, le régiment rejoint le front près de Saint-Mihiel jusqu'au 3 juillet, avant d'être déployé en Argonne jusqu'au 16 août. Malgré la bonne intégration et la rapidité avec laquelle sont entraînés les hommes comme le soulignent les Français, le principal problème pour l'état-major américain reste celui des officiers de couleur. Parmi, les quatre régiments de la 93^e division, le 370^e est le seul à ne posséder que des officiers noirs et être commandé par un colonel afro-américain : Franklin A. Denison.

Afin de prêter main forte aux troupes françaises sérieusement éprouvées, le régiment est envoyé pour renflouer la 59^e Division dans l'Aisne. Le 15 septembre 1918, les Afro-américains arrivent près de Tartiers, désormais équipés à l'américaine. L'aumônier du régiment, William Braddan, note dans ses mémoires la marche jusqu'au front dans l'Aisne : "Il n'y avait rien que nos pensées, des pensées pour nos foyers qui demeuraient à 5 000 km par de-là l'océan turbulent, des pensées pour toutes les occasions manquées d'apporter du soleil et de la joie aux autres cœurs et vies, juste des pensées et des prières pour avoir la protection de Dieu"¹.

LES COMBATS DU MONT DES SINGES

La 66^e division d'infanterie française s'est emparée début septembre du village de Vauxaillon, mais les hauteurs du village et le Mont des Singes restent aux mains des Allemands, qui se cramponnent à la colline depuis 1917. On confie le 16 septembre à la 59^e division française la tâche d'enlever le Mont des Singes. Les régiments français de la division, le 232^e RI et le 325^e RI vont combattre avec le 370^e RIUS au cours de plusieurs assauts meurtriers. Pour l'attaque, on place à droite le 232^e RI et à gauche le 325^e RI, et on intercale entre les compagnies françaises, les compagnies du 370^e RIUS en position à la ferme d'Antioche. Le 17 septembre, en fin d'après-midi, le 325^e RI attaque sur le Mont des Singes, après une intense préparation d'artillerie. Après une pause et de nombreuses victimes,

l'attaque est reprise à 18h30, sans succès. Le lendemain, 18 septembre, l'attaque reprend et les trois régiments prennent enfin pied sur le Mont des Singes. Certains éléments atteignent même la voie ferrée au pied du versant nord. Mais dans la nuit, les Allemands contre-attaquent dans le boyau de l'Orangerie et reprennent la colline en infligeant de nombreuses pertes aux troupes françaises et américaines.

A 4h du matin, le 20 septembre, les Allemands attaquent les entrées des carrières souterraines et obligent les Français à abandonner leurs positions. Le soir, le général de division ordonne de les reprendre. Placé alors en seconde ligne, le 21 septembre, le 370^e RIUS relève les Français en première ligne, vers le secteur du Champ Vailly. C'est la première fois qu'un régiment noir prend en charge un secteur entier de la première ligne sur le front. Les combats sont rudes. La compagnie F du 370^e RIUS, dont le peloton du sergent Jenkins, tient ses positions pendant 36 heures face aux attaques allemandes sans ravitaillement en vivres et munitions. Le sergent et ses hommes recevront la Croix de guerre pour leur courage au Mont des Singes. Le 24 septembre, les Allemands lancent une nouvelle contre-attaque et s'emparent des carrières souterraines après des "combats acharnés" et l'usage de lance-flammes. S'ensuivent de violents combats les 25 et 26 septembre. Le journal de marche de la 59^e division note que 2 000 obus sont envoyés sur le Mont des Singes durant ces deux jours, avec des pertes importantes côté américain : 125 blessés ou gazés, 27 tués et 10 disparus². Le 27 septembre, les Français ripostent avec à leur tour des lance-flammes pour reprendre les carrières, sans succès.

Le 28 septembre, à 1h du matin, on apprend que la perte du secteur voisin oblige les Allemands à se replier du Mont des Singes. Mais l'arrière-garde s'accroche à la colline et se replie lentement infligeant encore des pertes aux Américains et aux Français qui s'emparent finalement de ce bastion. Le front se stabilise désormais le long de la voie ferrée.

Le 29 septembre, le mouvement en direction d'Anizy s'oppose à une vive résistance des Allemands qui pilonnent d'obus



Insigne de la 93^e division d'infanterie américaine représentant un casque Adrian français. Coll. part.

Graffitis de soldats afro-américains de la compagnie A du 370^e RIUS dans une carrière près de Vauxaillon. Photo F. Viltart.



à gaz le 370^e RIUS, qui compte 72 soldats intoxiqués. Par ordre du général d'Armée, on commande de forcer la résistance sur le canal. Le 370^e RIUS, en première ligne, prend d'assaut le bastion d'Anizy. 8 officiers sont blessés, 11 hommes tués et 82 blessés ou intoxiqués au sein du régiment américain, mais les Allemands tiennent toujours la rive nord du canal et Anizy. Plus aucun pont n'est intact et aucune passerelle provisoire ne semble tenir. On fait alors venir 400 mètres de passerelle du Génie et 30 mètres de pont flottant. Chaque reconnaissance le long du canal se heurte aux tirs de mitrailleuses allemandes. Pendant plusieurs jours les Allemands continuent de pilonner le front, contrariant les préparatifs alliés. L'état-major français n'a pas d'autre solution que d'attendre le repli allemand, signalé déjà sur d'autres parties du front, notamment au Chemin des Dames. Le 12 octobre, à l'aube, des tentatives sont réalisées pour jeter les passerelles sur le canal, sous le feu des mitrailleuses allemandes. Le 232^e RI réussit à emprunter l'une des passerelles et réduit le dernier bastion allemand sur la rive nord du canal, provoquant le retrait précipité du dernier bataillon défendant encore Anizy : "Le passage est assuré". Le 370^e RIUS suit le mouvement des Français et passe le canal dans la journée puis engage immédiatement la poursuite des troupes allemandes qui se replient en hâte sur les positions de la ligne Siegfried au sud de la forêt de Saint-Gobain. Le 14 octobre, le régiment est dirigé vers Chambry au nord de Laon où il campe pendant plusieurs jours. Les officiers visitent la cité médiévale, qu'ils décrivent : "Comme Athènes, Laon est construit sur une colline environnée de verdure où l'on peut admirer la vallée à des kilomètres, ses constructions en pierre blanche brillent comme une perle sur une émeraude". L'aumônier du régiment visite ensuite le cimetière allemand de Chambry où reposent provisoirement les corps de soldats noirs américains et où sûrement, dit-il, "les noirs américains les plus patriotes élèveront un mémorial à cet endroit"³.

Les soldats du 370^e RIUS gagnèrent le surnom de "Black Devils" dans les combats de 1918, ainsi que 68 Croix de guerre, 21 Distinguished Service Cross et une Distinguished Service medal. En décembre 1918, lorsque les quatre régiments afro-américains reforment la 93^e division, ils adoptent un insigne représentant un casque Adrian bleu horizon rappelant leur participation à la Première Guerre mondiale aux côtés des soldats français.

1 - William Braddan, *Under fire with the 370^e Infantry (8th I.N.G.) A.E.F., Chicago, 1920.*
 2 - Service Historique de la Défense, 26 N 376/4.
 3 - William Braddan, *Under fire with the 370^e Infantry (8th I.N.G.) A.E.F., Chicago, 1920.*

MAI 1918 : UNE HABITANTE DE BEAURIEUX RACONTE

Après la victoire de La Malmaison en octobre 1917, les troupes allemandes perdent le contrôle du plateau du Chemin des Dames. Le front s'installe dans la vallée de l'Ailette et s'éloigne de Beurieux, un gros village sur la rive droite de l'Aisne à 7 kilomètres au sud de Craonne. Pour les habitants, ceux qui sont restés depuis 1914 ou qui sont revenus après l'offensive de 1917 et ceux des villages voisins comme Craonnelle, Pontavert ou Paissy, qui sont venus s'y réfugier, c'est un soulagement. La pression de la guerre semble moins forte, même si Beurieux sert toujours de base de cantonnement aux régiments qui montent vers le front. Le secteur devient zone de repos.

La famille Gambart photographiée en 1916 lors d'une permission de Fernand.
Coll. part.



dans la cuisine. Les lettres quasi quotidiennes de Marcelline sont pleines de détail sur la vie à Beurieux pendant le conflit et ne laissent pas présager l'orage à venir.

BEAURIEUX EN 1918

Depuis le 16 avril 1918, Beurieux sert de cantonnement à la fois aux Français du 118^e régiment d'infanterie et à la 50^e division britannique qui y a autorité. Le général Jackson dont les troupes ont été décimées par des combats sur la Somme en mars-avril, a établi son quartier-général dans la maison de Karl Hanotaux, le frère de l'académicien Gabriel Hanotaux. Le 27 mai 1918, l'attaque allemande est foudroyante. La préparation d'artillerie, commencée à une heure du matin, bouleverse en un clin d'œil les positions françaises. A trois heures quarante, les trente divisions de la 7^e Armée se lancent à l'assaut. A cinq heures, ils sont sur le plateau de Craonne. Ils franchissent l'Aisne vers midi. Le soir ils sont aux portes de Fismes.

Dès le début du bombardement, Beurieux a reçu de nombreux obus à gaz et l'alerte a été donnée par le tocsin. C'est à six heures seulement que deux gendarmes viennent prévenir le maire Gabriel Neveux et M. Geiswiller, instituteur¹, de l'ordre d'évacuation. La plus grande partie de la population se sauve à pied jusque Fismes en passant par les ponts militaires. L'état-major britannique brûle ses archives avec tant de précipitation que tout l'immeuble est consumé... Les Allemands entrent dans le village à sept heures du matin sans s'arrêter. Soixante-dix Beurivois restent prisonniers.²

Les archives familiales ont conservé la correspondance échangée par mes grands-parents maternels Gambart-Charpentier durant la Première Guerre mondiale. Géomètre-expert avant la guerre, Fernand Gambart, 39 ans en 1918, mobilisé comme sergent-fourrier est devenu instructeur près de Mantes. Son épouse Marcelline, 35 ans, reste à Beurieux avec leur fille Cécile, 7 ans, qui envoie aussi des lettres à son "cher petit papa". Cécile, Marcelline et grand-mère Amelina (la mère de Marcelline) habitent rue Cornes de Cerf. Elles partagent leur maison avec quatre lieutenants français qui ont installé leur popote

1 - L'instituteur M. Petit ayant été mobilisé en 1914, c'est Alphonse Geiswiller, instituteur à Vassogne qui le remplace à partir de 1915. Il venait d'être réformé pour une angine de poitrine.
2 - Maxime de Sars, Histoire de Beurieux, Imprimerie de l'Aisne, 1936, p. 211-212.
3 - Dans la transcription, l'orthographe d'origine et le style ont été conservés.

4 - Où habitent sa fille et son gendre qui est receveur des Contributions indirectes.
5 - Il s'agit selon toute vraisemblance d'Aristide Labre, un réfugié de Paissy dont le nom figure parmi les victimes civiles sur le monument communal. Né le 8 décembre 1840, il a 77 ans en mai 1918.

"Le 15 Mai 1918.

Mon cher aimé,
J'ai bien reçu deux lettres aujourd'hui, une du 8 une du 9.

La journée a été belle aussi les avions en ont profité toute la journée et la nuit nous sommes allés à la cave nous coucher.

Je n'aime pas beaucoup. Il fait froid. Des bombes sont tombées près du moulin sans causer beaucoup de dégâts.

Nous dînons tous les jours au son de la musique ayant concert sur la place.

J'ai cousu et repassé un peu pour les Anglais.

Ils sont très sympathiques et taquent beaucoup Cécile. Maman a été butter des pommes de terre à la terre derrière chez Prévost ; il y a beaucoup de chiendent. Cécile va toujours volontiers à l'école. Elle y apprend l'anglais.

Toujours le cuisinier Proust, il m'a aidé à brosser la cuisine.

Enfin le temps que tu passes, toujours autant de passé, adviene que pourra. Il faut vivre dans l'avenir..."

"Le 19 Mai 1918 Soir.
Voici la Pentecôte passée et pour moi c'est un jour comme les autres. C'est dimanche et c'est tout. On change avec la guerre et on n'a plus de goût à rien.

Pour aller te voir, c'est difficile, il faut un sauf-conduit des Anglais, il faut au moins 12 jours.

C'était la 1^{re} communion aujourd'hui, ils ont eu du beau temps, et la journée a été calme ainsi que la nuit.

M^{me} Goubeaux de la peur des obus contre avions qu'elle a eus hier, de la moitié des escaliers, elle est tombée morte. Cécile est allée avec M. Richard au foyer du soldat écouter le gramophone....

Marcelline".

"Beurieux le 26 Mai 1918.
Bien cher aimé,

Je n'ai pas eu de lettre aujourd'hui, c'est dimanche, nous sommes allés à la messe ce matin. A midi il a plu mais après nous sommes allés nous promener avec Proust Nectout et Maman. Nous avons assisté à un enterrement, un Français, un Anglais, un Boche.

La nuit et le jour a été calme, nous mangeons toujours à la cuisine du haut.

Charles est venu me dire pour aller signer à la mairie pour l'allocation.

Maman t'embrasse bien fort.

Monsieur Poteau Paruelle est mort ce matin subitement venant de prendre son café au lait, il a 76 ans.

Louis Mathieu est ici depuis plusieurs jours. Je ne vois pas grand-chose à te dire car en ce moment certains détails ne peuvent y être mis par lettre.

Notre santé est bonne pour l'instant.

Je vais te quitter bien cher aimé en t'embrassant bien fort, à toi toutes mes pensées.

Pour aller te voir, je verrai, ce n'est pas facile puis avec les opérations, on n'est pas tranquille en laissant Cécile ici."

Il n'y a pas de lettre le 27 Mai mais dès son arrivée à Paris Marcelline écrit à Fernand et raconte son évacuation de la veille :

"Paris le 28 Mai 1918.

Bien cher Aimé,

J'ai une triste nouvelle nous sommes évacués militairement hier lundi à 8 heures du matin, sous un bombardement formidable, le haut de Beurieux brûlé quand nous sommes partis.

Le dimanche il n'y avait absolument rien, et le bombardement a commencé à minuit par des gaz asphyxiants pendant deux heures au soir. Les boches se trouvaient au pays d'Henri Brunel pense quelle débandade, le sergent-major nous a fait monter sur un fourgon d'artillerie jusque Fismes et de là nous avons marché sur Tramery et nous avons trouvé un camion anglais qui nous a mené jusque Fère-en-Tardenois et de là à Paris et nous attendons un camion et un train qui nous évacue je ne sais où ;

Ta mère je l'ai vue à Fismes elle était avec M^{me} Lefèvre mais elle était fatiguée et ne pouvait pas nous suivre, elle se dirige vers St Denis⁴, la misère est complète. Nous n'avons rien pris, qu'un peu d'argent. Nous étions dans la cave de M^{me} Charlier nous n'avons pas pu retourner. Maman est avec moi et Cécile, nous n'avons pas d'accident. M. Labre⁵ a été tué sur la route.

Le père Poteau mort dimanche a été brûlé. Il y a des civils de restés, c'est M. Dumont qui nous a fait partir de suite.

Je termine en t'embrassant bien bien fort car je n'ai pas le cœur à t'écrire. Marcelline".

Les lettres suivantes sont écrites à Lunay, un gros village du Loir-et-Cher.

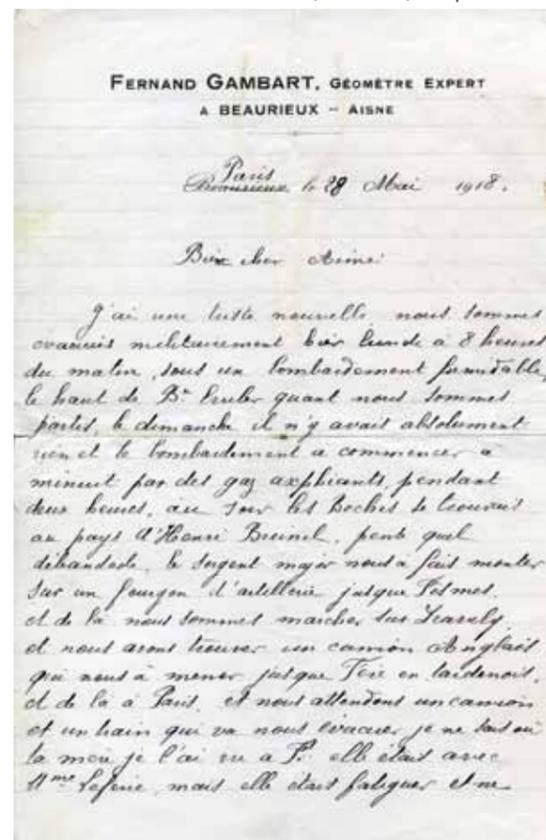
"Le 19 Mai 1918 Soir.
Voici la Pentecôte passée et pour moi c'est un jour comme les autres. C'est dimanche et c'est tout. On change avec la guerre et on n'a plus de goût à rien.
Pour aller te voir, c'est difficile, il faut un sauf-conduit des Anglais, il faut au moins 12 jours.
C'était la 1^{re} communion aujourd'hui, ils ont eu du beau temps, et la journée a été calme ainsi que la nuit.
M^{me} Goubeaux de la peur des obus contre avions qu'elle a eus hier, de la moitié des escaliers, elle est tombée morte. Cécile est allée avec M. Richard au foyer du soldat écouter le gramophone....
Marcelline".

Les lettres suivantes sont écrites à Lunay, un gros village du Loir-et-Cher.



L'armée allemande dans Beurieux le 27 Mai 1918. Kriegstagebuch der 1. Kompanie des Leib-Grenadier-Regiments 109. Generallandesarchiv Karlsruhe 456 F 35, Nr. 312.

Lettre de Marcelline Gambart à son mari (28 mai 1918). Coll. part.



mère elle a fait un jardin dans la cour et puis le seringat est beau. Tu sais papa Maman t'embrasse bien fort et puis grand-mère et puis moi. Tu sais papa on fait la cuisine. Cécile Gambart".

Le lendemain, Marcelline revient encore sur l'évacuation du 27 mai et sur les difficultés que rencontrent les réfugiés de Beauverieux.

"Lunay le 30 Mai 1918.

Bien cher Aimé,

Qui aurait pu prévoir la semaine dernière que nous aurions une misère telle, quelle souffrance, tout quitter, sans espoir de ne jamais rien revoir, nous voir comme l'oiseau sur la branche, ta mère a dû se rendre à Saint Denis. Je n'ai pas touché l'allocation de Mai.⁶

Nous sommes encore nourris aujourd'hui, mais ce soir il faut nous débrouiller. Le Maire ne s'occupe pas de nous. Heureusement que nous avons rencontré une petite dame bien gentille aussitôt descendues du camion. Elle nous a demandé si nous avions besoin de lait et comme on n'avait pas de lit, elle nous a trouvé une chambre meublée, à nos frais, avec ce maire nous serions encore à la rue dans 15 jours. Je ne sais pas si je resterais dans ce pays.

Nous sommes arrivés à 22. Il y a des gens de Révillon, de Chéry [-Chartreuve], et M. et M^{me} Fourneaux et M. Baillot, instituteurs de Glennes. Nous sommes partis 25 ensemble et nous nous trouvons plus que nous trois ici.

Quelle triste chose que cette guerre, chassés de chez soi sans avoir le temps de retourner chez soi. Nous étions dans la cave de M^{me} Charlier et c'est M. Dumont qui nous a fait partir et le chef il est venu nous prévenir sans quoi nous serions encore dans la cave, nous étions trop heureux.

Marie Debergue est à La Réole, sa maison est écrasée et celle de Picoux-Brimont, que d'obus avons-nous reçu, un vrai tir de barrage. C'est un grand miracle de s'en être sortie sans blessures.

Tu me diras si tu trouves autre chose. En attendant je reste ici.

Voici mon adresse

M^{me} F. Gambart

réfugiée à Lunay

Eure et Loir

maman et Cécile t'embrassent bien fort ainsi que moi".

Après un voyage de 25 heures avec beaucoup d'attentes dans les gares, Marcelline Gambart a fini par rejoindre Fernand le 12 juin, pour quelques jours. Cécile est restée avec sa grand-mère à Lunay... Au mois de juillet 1919 les trois femmes s'installent dans une famille amie près de Périgueux en Dordogne. Fernand reste près de Mantes et les deux époux arrivent à se rencontrer de temps à autre.

Beauverieux est libéré le 11 octobre 1918 par les Italiens. Pour revenir au village il faut faire au Préfet du département d'accueil une demande de réintégration qui n'est pas accordée avant le mois de février 1919. Fernand doit être démobilisé... mais en février 1919 il contracte une furonculose. Il est envoyé à l'hôpital militaire Larrey de Versailles et il n'en sort que le 21 mars 1919. Marcelline et Cécile qui ont elles aussi contracté la maladie doivent être soignées à Périgueux. Fin mars 1919 tout le monde se retrouve à Beauverieux dans une maison presque habitable. Cécile peut retourner à l'école...

Michel BOUCHEZ
Remerciements Guy MARIVAL

"Lunay le 29 mai 1918.

Bien cher aimé,

Deux mots. Nous sommes évacués à Lunay près de Vendôme mais écris-moi une lettre au Comité des réfugiés à Vendôme, Loir et Cher. On nous a donné une chambre un lit de soldat et puis c'est tout. Je viens d'écrire à M^{me} Barthe et M^{me} Proust. Est-ce que tu es encore longtemps dans ce pays ?

Marcelline

Je ne trouve rien à te dire quelle existence de se trouver ainsi sans rien comme l'oiseau sur la branche. As-tu toujours ta maison ?"

⁶ - Une circulaire du Ministre de l'Intérieur en date du 15 février 1918 a institué pour les réfugiés une allocation de 1F25 par jour, d'un montant identique à l'allocation versée depuis le début de la guerre aux femmes ou aux parents des mobilisés.

15^e JOURNÉES DU LIVRE 14-18 DE CRAONNE

1918- 2018 : c'est à Craonne "sur le plateau" que l'on commémorera la fin du centenaire de la Grande Guerre deux jours durant...

AU PROGRAMME

SAMEDI 3 NOVEMBRE 2018

De 14 h à 18 h : conférences-débats ouvertes à tous 15 ans de travaux du CRID 14-18 (Collectif de Recherche International et de Débat) sur le Chemin des Dames, le département de l'Aisne et la Première Guerre mondiale.

Après-midi animée par une douzaine de chercheurs du CRID 14-18.

Point d'orgue : hommage à Noël Genteur, porteur de la mémoire du Chemin de Dames et présentation de l'ouvrage collectif *Craonne, 100 ans de batailles inachevées (1914-2018)*

20h30 : Soirée artistique autour de la Grande Guerre

DIMANCHE 4 NOVEMBRE 2018

De 10h à 18h : l'actualité du livre 14-18

Programme (sous réserve) :

Prendre soin des corps et des âmes,

Des minorités régionales et nationales en guerre,

Les apports du témoignage,

Retour sur la mobilisation et la violence sur les champs de bataille,

Les traces rupestres dans l'Aisne et dans l'Oise,

Dessiner la Grande Guerre,

Témoignages inédits, journaux, correspondances,

Présentation du nouvel ouvrage collectif *Craonne, 100 ans de batailles inachevées (1914-2018)*.



Les auteurs et contributeurs : Gil Alcaix, Jean-Paul Amat, Stéphane Bedhome, Sylvain Bertschy, François Bouloc, Maurice Carrez, Yohann Chanoir, Didier Cochet, Eric Corbeyran, François Delacourt, Christine Delpous-Darnige, Noël Genteur, Thierry Hardier, Charles Heimberg, Jean-François Jagielski, Karine Jagielski, Gérard Lesombre, Cédric Marty, Guy Marival, Alain Nice, Nicolas Offenstadt, Philippe Olivera, Jean-Paul Pellegrinetti, Frédéric Rousseau, Emmanuelle Picard, Philippe Salson, Frédéric Sartiaux, Dirck Shoers, Anne Simon, Jérôme Verroust.



A la mairie de Craonne :
présentation d'ouvrages et dédicace.

La maison d'édition Edhisto
présentera son catalogue 14-18.
Présence de libraires avec une large sélection d'ouvrages récents et anciens sur 1914-1918, d'éditeurs, de bouquinistes.

Entrée libre et gratuite - Boissons et petite restauration sur place

Remerciements à la municipalité de Craonne, au Conseil Départemental de l'Aisne et à la Communauté de communes du Chemin des Dames.

Infos : Mireille Rousseau 06 75 79 38 92 /
journeedulivredecraonne@gmail.com

Association
La Caqna

CRID
14 18

L'AISNE
CONSEIL DÉPARTEMENTAL

Chemin
des Dames



Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

Les jeudis de l'été (12, 19, 26 juillet et 2, 9, 16 et 23 août) :
visite découverte du Chemin des Dames en autobus.

Départ à 14h de la Caverne du Dragon tous les jeudis.
 Durée 1h30.

5 août : visite du fort de Condé et du fort de La Malmaison.
 Départ à 10h30 du fort de Condé.

12 août : visite en plein air "Les villages oubliés du Chemin des Dames".
 Départ à 14h – Durée 2h30.

26 août : 10h30 et 14h30, visite du fort de La Malmaison.
 Durée 1h30.

15-16 septembre : Journées Européennes du Patrimoine avec 3 visites thématiques gratuites : "La Caverne du Dragon et les œuvres d'art contemporain", "Cerny-en-Laonnois, les cimetières militaires et le village reconstruit", "Le fort de La Malmaison, épice centre des combats", rdv sur place.

A partir du 27 août 2018, débutent les travaux d'aménagement du nouveau Centre d'accueil du visiteur du Chemin des Dames. La Caverne du Dragon sera donc fermée à la visite.

La réouverture prévue au printemps 2019, à l'occasion des 50 ans du musée, sera un moment exceptionnel ! Durant cet aménagement tant attendu pour déployer au mieux les richesses du territoire et les collections départementales, la Caverne du Dragon vous accueillera pour **des visites de groupe** du Chemin des Dames et du fort de La Malmaison, ainsi que **des ateliers pour les scolaires**, uniquement sur réservation (à partir de 10 personnes).

Informations et réservations au 03 23 25 14 15 – www.chemindesdames.fr



36

Musée de Vassogne

Exposition : "Paysages de la reconstruction", jusqu'au 31 décembre 2018.
www.outilsvassogne.fr

Fort de Condé

25 et 26 août : "Fort fantastique" déambulation sur le thème des "Cinq sens".

9 septembre : journée du cheval.

15 et 16 septembre : Journées Européennes du Patrimoine.

Du 18 septembre au 18 octobre 2018 : exposition "les cartes postales autrement".

Jusqu'au 15 novembre : visitez la salle 3D sur les témoignages des soldats dans les carrières de la vallée de l'Aisne.

www.fortdeconde.com

Abbaye de Vauclair



Soldats allemands à l'abbaye de Vauclair, vers 1916.
 Coll. part.

Expositions : **29 juillet :** Chloé Wonderland (photographie)
12-15 août : J. Chalandre (sculpteur),
26 août : Chantal Mandayi (peinture),
1 et 2 septembre : Corinne Sohet,
9 septembre : Jean-Pierre Bellavoine (photographie),
15 et 16 septembre : Gilbert Samel,
23 septembre : Al Tatou (peinture),
30 septembre : Julien Tourigny (peinture).

1 et 2 septembre : "Médiévales de Vauclair", camp de reconstitution, animations.

Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02 /
 Permanences le week-end de 14 h à 18 h.